

CHRISTA WOLF

Ville des anges

Paru en juin 2009 chez Suhrkamp, Stadt der Engel oder The Overcoat of Dr Freud sera traduit prochainement en français et paraîtra aux Éditions du Seuil à l'automne 2012. À l'invitation de ses traducteurs, Christa Wolf a choisi pour Europe ces extraits situés vers le début du livre. Nous la remercions de nous en offrir ainsi la primeur.

Bien des fois, je me mettais donc en route le matin, à travers le jardin en fleurs du MS VICTORIA, garni de plantes exotiques, au centre duquel se dressait, sur un parterre rond, un petit bigaradier dont je voyais mûrir les fruits. Ici les automobiles d'une largeur extraordinaire s'approchaient prudemment des croisements, s'arrêtant poliment, même lorsqu'aucun signal WALK avec un petit bonhomme vert n'autorisait les piétons à passer, elles se balançaient sur leur souples suspensions ; d'un geste nonchalant de la main, d'aimables conductrices bien habillées et soigneusement coiffées ou d'élégants chauffeurs en costume sombre et portant cravate cédaient la priorité à la piétonne, sans me presser je traversais la California Avenue ; remarquais-je encore, en novembre et décembre, le rouge vif des arbres en fleurs bordant la rue ? Cette année, le feuillage d'automne et la grisaille des journées de brouillard m'ont été épargnés, mais refusés aussi. Me manquaient-ils déjà ?

Je peux à tout moment faire resurgir devant mes yeux l'image du CENTER, c'était à l'époque un sobre immeuble de bureaux à plusieurs étages, remplacé entre-temps par un spectaculaire complexe postmoderne dominant la ville. Un large escalier extérieur mène à une rangée de colonnes à travers lesquelles je me voyais passer chaque jour, dans le reflet de gigantesques portes vitrées. Entre les six portes, je choisisais toujours la même, pénétrais dans l'imposant vestibule où était posté, chaque jour et toujours à la même place, le même homme, portier ou gardien qui saluait les visiteurs privilégiés en levant le bras droit avec un claquement de doigts en signe de connivence tout en promenant son regard vigilant sur le vaste espace des guichets de la First Federal Bank sur lequel débouchait le vestibule, à droite. C'était d'ailleurs à cette banque que j'avais déjà plusieurs fois confié le chèque que je recevais tous les quinze jours. Elle m'avait manifesté, oralement et par écrit, sa reconnaissance pour cette marque de confiance tout en faisant part de sa confiance limitée dans mon sérieux en matière de finance. [...]

En tout cas je ne tournais pas à droite vers les guichets de la banque et j'allais tout droit vers les ascenseurs, remarquant non sans satisfaction que le portier — ou gardien ? — me saluait pour la première fois de ce geste qui était réservé, parmi les innombrables visiteurs, à ceux qu'il avait admis dans le cercle restreint des gens de la maison. *How are you today, Madam ? — Oh great ! —* Il y a des degrés pour faire savoir que vous allez bien.

Comme toujours, entre les quatre ascenseurs, je choisisais le deuxième à partir de la gauche, contemplant pleine d'admiration la jeune femme du staff qui se trouvait face à moi et qui, extrêmement mince dans son petit tailleur moulant, avec un petit cygne en papier doré, un cadeau, posé sur sa main tendue, s'envolait dans les hautes sphères, vers le dixième étage, où je ne m'égarais jamais. *How are you today ? — Fine,* m'entendais-je dire, signe que de nouveaux réflexes se formaient, car il y a peu de temps, la veille encore, je me serais creusé la cervelle pour trouver une réponse rapide et adéquate, cela aurait pu être *pretty bad* — mais pourquoi au fait ? Il faudrait que j'y réfléchisse plus tard —, mais j'avais maintenant compris qu'on n'attendait rien d'autre de moi que de me conformer à un rituel qui soudain ne me semblait plus ni menteur ni superficiel mais presque humain. Syndrome de l'ascenseur.

Comme toujours, je sortais au quatrième étage, où le Noir chargé de la sécurité savait déjà m'accueillir en prononçant mon nom et en me tendant une enveloppe qu'on avait déposée à mon intention ; d'un geste machinal je saisisais le bon trousseau de clés dans la petite armoire, *Identity Card*, avec ma photo, pour l'accrocher au revers de ma veste, un autre signe important d'appartenance aux lieux, et finalement c'était bien ça qui comptait.

Il m'arrivait de monter à pied les deux derniers étages menant au sixième et d'autres fois, quand les articulations étaient trop douloureuses, j'empruntais l'ascenseur. Mes pas trouvaient tout seuls le chemin entre les rayonnages où sont archivées les photos de toutes les œuvres d'art de tous les siècles et de tous les continents. Il ne m'arrivait plus d'introduire la mauvaise clé dans la mauvaise porte. J'ouvrais donc la porte de mon bureau, déjà si blasée que je ne devais plus chaque matin aller aussitôt vers la grande fenêtre pour, avec un sentiment qui s'apparentait à du recueillement, voir l'étendue de l'océan Pacifique, derrière la deuxième rue, une enfilade de maisons et une rangée de palmiers. Le téléphone. C'était Berlin, cette ville s'était réduite à une voix qu'il me fallait entendre chaque jour. La voix voulait me rappeler la mer Baltique. La mer Baltique, oui, bien sûr. Elle m'est chère, elle compte pour moi et continuera à compter. On sait bien que je ne peux supporter trop longtemps un paysage grandiose, les Alpes, par exemple. Mais ce sentiment qu'entre ici et le Japon il n'y a plus rien, rien que cette infinie étendue d'eau ! Est-ce que mes sentiments étaient exagérés ?

[...]

J'ai pris le courrier dans mon casier, Jasmine m'a tendu quelques journaux et Kätchen me dit n'avoir encore pas reçu de réponse à ma demande adressée aux bibliothèques de l'université et de la ville. Mais il était de toute façon fort peu probable qu'on trouve là ou ailleurs un relevé exhaustif des émigrés allemands ayant trouvé refuge ici dans les années trente et quarante. Bien que, me dit Lutz, mon compatriote bien plus jeune que moi, un historien d'art qui s'affairait à la photocopieuse, bien que ce qui passe pour impossible soit possible ici, où donc d'ailleurs, si ce n'est ici ? Et de donner aussitôt un exemple : comment il avait tout simplement trouvé dans les archives d'ici la photo du tableau d'un peintre, depuis longtemps oublié et redécouvert récemment, qu'il avait choisi comme sujet de recherche. Alors que toutes les archives d'Europe l'avaient signalée comme disparue. Certes, fis-je, un peu gênée, mais j'ignore même le nom de cette personne que je recherche. Je connais juste une initiale, celle de son prénom sans doute : L. Ah oui, dit Lutz, alors c'est un cas particulièrement difficile. Et je serais bien en peine de vous conseiller, poursuivit-il, tandis que nous nous dirigeons vers le salon car c'était entre-temps l'heure du thé et les autres allaient aussi s'y retrouver.

Dans le salon, où une immense baie vitrée laissait pénétrer sans la filtrer la lumière californienne, orientant le regard vers le Pacifique et le parcours du soleil selon un grand arc de la gauche vers la droite, un spectacle qui chaque fois me coupait le souffle et qui depuis, plus souvent que tout autre image de cette année-là, renaît en moi — c'était là qu'ils avaient pris place, chacun derrière le journal de son pays d'origine. De bienfaisantes habitudes se mettaient en place. Je saluais d'un *Hi !* et un *Hi !* me répondait de derrière les journaux. Chacun semblait déjà avoir sa place habituelle, la mienne était, hasard ou pas, entre les deux Italiens, Francesco, qui entreprenait des recherches sur l'architecture, et Valentina, venue pour un bref séjour afin de terminer son étude d'une figure antique qui se trouvait dans le célèbre musée du CENTER. Elle avait disposé à portée de ma main ma tasse, la thermos remplie de thé ainsi que le journal allemand auquel le centre était abonné. Je la remerciai d'un regard. Avec ses boucles brunes et sa veste en patchwork de toutes les couleurs, je la trouvai une fois de plus particulièrement belle. Comme à chacune de nos rencontres, elle m'adressa un sourire ravi. Je me suis donc servi du thé, ai déplié mon journal et j'ai lu ce qu'on avait trouvé intéressant de relater en Allemagne trois ou quatre jours auparavant. Je lus donc qu'un confrère, qui avait dû quitter notre pays quelques années avant son effondrement mais qui fut quelque'un partageant peu ou prou mes idées, développait à présent une critique radicale de tous ceux qui étaient restés en RDA, au lieu de quitter comme lui ce pays, avec le même sentiment de répulsion. Je lus qu'il reprochait à la « Révolution » de l'automne 89 de s'être déroulée sans effusion de sang. Il aurait fallu faire tomber des têtes, ajoutait-

il, nous avons été trop pusillanimes, trop lâches. Voilà ce qu'écrivait quelqu'un qui, en tout cas, n'avait pas risqué la sienne, pensai-je, constatant que j'entamais en mon for intérieur une discussion avec ce confrère.

Je me suis souvenu — et je m'en souviens encore aujourd'hui — de ton soulagement lorsque, le matin du 4 novembre 1989, aux abords de l'Alexanderplatz, les personnes chargées du service d'ordre, de fort bonne humeur, vinrent à ta rencontre avec leur écharpe orange sur laquelle on pouvait lire : PAS DE VIOLENCE ! La nuit précédente, dans une réunion à laquelle tu avais participé, la rumeur avait couru que des trains entiers allaient acheminer vers la capitale des gens de la Stasi déguisés en ouvriers, afin de provoquer ceux qui manifestaient pacifiquement et de fournir un prétexte à l'intervention des forces armées. Une espèce de panique te saisit, tu as téléphoné à ta fille pour qu'elle n'emmène pas ses enfants sur l'Alexanderplatz, mais ils avaient préparé depuis longtemps leurs banderoles : ON VEUT UNE ÉCOLE PLUS INTÉRESSANTE ! GORBI !¹, AIDE-NOUS ! Et il n'était plus question de les retenir. Tu as encore relu chaque mot de ton discours. Vous n'en parliez pas mais vous pensiez au massacre de la Place Tien An Men à Pékin. L'idée que vous puissiez être trop naïfs, tomber trop facilement dans un piège t'oppressait. Mais au fur et à mesure que les manifestants toujours plus nombreux sortaient des bouches du métro, déployant leurs banderoles et brandissant leurs pancartes pour former des cortèges sans avoir besoin de consignes, tu étais de plus en plus certaine qu'il ne se passerait rien. Tu ne pouvais pas savoir, aucun de vous ne pouvait savoir que sur les toits des bâtiments publics de l'avenue Unter den Linden des compagnies entières de l'Armée populaire avaient pris position, prêtes à tirer. Au cas où cela deviendrait sérieux. Si les manifestants devaient quitter le parcours convenu et se diriger vers la Porte de Brandebourg, la frontière avec l'Ouest. Et ce que tu as appris plus tard seulement : que l'un des fils d'une consœur était posté en uniforme en haut d'un de ces immeubles tandis que l'autre défilait en bas dans le cortège des manifestants.

Mais les soldats auraient-ils tiré ? Quelques mois après cette journée, alors que les frontières étaient depuis longtemps ouvertes, que l'exaltation s'était dissipée, et que la réalité, qui semble devoir toujours vous dégriser, avait repris le dessus, tu revenais chez toi, dans ton quartier, chargée de tes filets à provisions lorsqu'un homme assez jeune t'a couru après et t'a instamment priée de venir boire un café avec lui et deux de ses camarades, tous trois officiers de l'Armée populaire, en civil. Vous vous êtes installés à la terrasse d'un café, ce devait être aux premiers beaux jours, tous trois avaient surveillé, jusqu'à la chute du mur, la frontière avec l'Ouest et, comme ce n'était désormais plus nécessaire, on les avait mutés à la frontière polonaise, ce qu'ils ne voulaient absolument pas car ils avaient leur famille, leur appartement ou leur petite maison ici, à Berlin. Et du reste on procède à des réductions d'effectifs. Qu'allaient-ils devenir ? C'était pourtant à eux aussi qu'on devait qu'aucun coup de feu ne fut tiré le long du mur dans la nuit du 9 novembre. Ce furent eux, un capitaine et deux lieutenants, qui, quand la foule affluait vers les passages frontière, et puisqu'ils n'avaient pu joindre aucun supérieur qui leur donnât un ordre quelconque, collectèrent les munitions de leur unité afin d'éviter tout incident. Et pourquoi avez-vous fait cela, leur as-tu demandé. Ils ont dit : Mais une armée populaire ne tire pas sur le peuple. Chapeau ! leur as-tu dit. Et c'est comme ça qu'on nous remercie ? Je crains que oui, leur as-tu répondu. Alors, c'est nous, les perdants de l'unité, firent-ils d'une même voix.

Le salon. Mon esprit était absent pendant quelques fractions de seconde, le souvenir est plus rapide que la lumière. Je ferai une photocopie de l'article écrit par mon confrère et l'ajouterais aux autres coupures et copies dans le rayonnage de mon studio, une pile qui croissait rapidement, que je rapporterai avec moi par-dessus l'océan, en fret accompagné, pour l'entasser chez moi sur de semblables piles, il est vrai bien plus hautes, inutiles nids à poussière mais dont je pourrais peut-être avoir besoin un jour, pour étayer un souvenir auquel sinon je ne me fierais pas. Ne pourrais plus me fier. Au cas où. Même si j'étais bien consciente que la mémoire fournie par les journaux n'avait tout au plus, pour mon travail, que la fonction d'une prothèse.

1. Sumom de Gorbatchev.

Francesco poussait des soupirs à la lecture de son journal italien. Les hommes politiques nous conduisent à l'abîme, dit-il, ces criminels. Mon pays s'enfonce dans la corruption. Je lui ai montré l'article que je venais de lire, il en prit connaissance en hochant la tête. Sont-ils tous devenus fous ? fit-il, j'espère que tu ne prends pas ces absurdités trop à cœur. Je ne lui ai pas dit ce que je prenais à cœur. Il ajouta combien il souhaitait faire un jour, lui aussi, l'expérience d'une révolution. Il s'imaginait comment quelqu'un, étouffé de plus en plus par le quotidien, pouvait alors ressentir son existence durablement modifiée, enflammée, même.

J'ai surmonté ma réticence à parler de ces journées, une réticence que je ne m'explique d'ailleurs pas. J'ai dit : oui, j'ai pu vivre, j'ai pu participer à l'une des rares révolutions de l'histoire allemande. Après cela je n'avais plus aucun doute : j'avais bien fait de rester dans ce pays que tant d'autres avaient quitté non sans raison. À présent, je m'en réjouissais même. Mais je ne sais quelle carence dont je suis apparemment affectée m'empêchait d'être transportée à la hauteur de ce qu'on appelle les événements historiques. Je lui ai donc dit que ce 4 novembre par exemple, une journée d'exaltation, au milieu de mon discours devant les centaines de milliers de personnes rassemblées sur la place, je fus terrassée par ce trouble du rythme cardiaque que je connais bien et que les médecins ne voulaient absolument pas mettre en relation avec ce que j'éprouvais psychiquement. Il fallut me transporter à l'hôpital le plus proche dans une de ces ambulances immédiatement disponibles, disposées non loin de la manifestation. L'établissement était prêt à accueillir de nombreux patients. Mais j'étais la première et la seule à y être admise. Et je me suis retrouvée avec une équipe de médecins et d'infirmières qui m'ont prise pour une apparition parce qu'ils venaient de me voir encore pleine de vie sur l'écran de la télévision. Jusqu'à la fin de la manifestation je suis donc restée allongée sur un lit des urgences, à attendre l'effet d'une piqûre. Voilà tout ce que je peux te dire, cher Francesco, en matière de ressenti d'existence. Et tous deux d'éclater de rire. Je promis de participer à la visite que Francesco avait organisée le lendemain et qui devait nous mener à une installation d'art moderne.

Pat et Mike, les jeunes Américains arborant leur badge pour Clinton, tous deux assistants de notre département, étaient en train de ruminer à la lecture du *New York Times* du week-end, qui estimait moins probable le succès des démocrates. Mike dit d'une voix sombre : *If Clinton doesn't win, I have to leave my country. — Why that ?* — Tous deux, qui militaient chaque soir dans la campagne électorale des démocrates, m'ont expliqué comme il était difficile, dans les dernières années, de trouver un travail convenable quand on était un libéral, sans même parler de quelqu'un de gauche. Une atmosphère pesante, décourageante, de dénonciation s'était installée dans les administrations, jusque dans l'université et il fallait y regarder à deux fois avant de parler en toute franchise avec les gens, et des jeunes comme eux n'avaient aucune perspective, à moins de s'« adapter » au point de renier leurs convictions. Mais sans doute ne parle-t-on guère de cela à l'étranger ? — En effet, dis-je.

Mais ensuite nous nous sommes tous rassemblés pour le spectacle du coucher de soleil sur le Pacifique, un rituel dont nous n'étions pas convenus mais qui était respecté la plupart du temps, et le soleil faisait de son coucher quelque chose de particulier, une apothéose que nous n'aurions pas crue possible. Et nous assistâmes en silence à sa mise en scène jusqu'à ce que quelqu'un vînt à dire : *God exists*.

*Traduit de l'allemand par Alain Lance
et Renate Lance-Otterbein*